

Littérature Française.

Les Provinciales de Pascal.

(Leçon d'Alexandre Vinet.)

Vous savez dans quel état Pascal trouva la langue et le style. La France, alors, faisait sa rhétorique, et préparait, en attendant qu'elle pensât, des formes pour sa pensée. J'avoue pourtant qu'il y avait déjà beaucoup d'esprit en circulation, et même de la pensée. Descartes avait déjà écrit en fort beau français, un peu hellénique peut-être, le *Discours sur la méthode*. Mais outre qu'il faut bien convenir qu'en général la pensée et la parole faisaient leurs affaires à part et à l'insu l'une de l'autre, il manquait à cette langue déjà belle, mais d'une beauté froide, à cette Galatée, si j'ose ainsi la nommer, un Pygmalion dont l'ardeur lui communiquât la vie. La pensée fuit beaucoup pour une langue, mais la passion davantage. De la passion seule elle peut recevoir le mouvement, la souplesse et, chose remarquable, la mesure même. Par elle seule, la statue imposante, colossale peut-être, devient un corps vivant, un être libre, qui se transporte partout où on lui dit d'aller. Je parle d'une passion partagée, d'une passion publique, ou faite pour le devenir ; car l'éloquence met à la fois de la sympathie qu'on éprouve et de celle qu'on espère ; vous pouvez ajouter : de l'opposition qu'on prévoit sans la redouter, car il faut à l'éloquence des amis et des ennemis, et elle ne se passe guère plus des derniers que des premiers. Or, ce qui est nécessaire à l'orateur pour devenir éloquent, est également nécessaire à la langue d'un peuple pour devenir éloquent, je dirais éloquentes en elle-même, ou propre à l'éloquence. Il est indispensable que la passion, une passion publique intervienne. Il lui faut des intérêts actuels, et des questions vivantes. Tous les perfectionnements qu'elle a pu recevoir jusque là sont nécessairement superficiels. Ses langes sont dorés peut-être, mais elle est garrottée dans ses langes ; ses mouvements sont pénibles et massifs ; on écrit déjà, mais on ne parle pas encore ; et cette forme du discours qui ne veut pas être de la poésie, et qui n'est pas non plus de la prose (s'il est vrai que l'impression de la réalité soit le vrai cachet de la prose), est, pour parler avec Bossuet, "un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue."

L'auteur des *Provinciales* trouva une passion dans le public, et en y mêlant la sienne, il en précipita le cours. Il n'aida et fut aidé. Le flot plein et grondant de la passion publique accrut et entraîna la sienne ; la sienne, plus sérieuse encore et plus puissante que celle du public, ajouta de l'ardeur à la préoccupation générale. Il ne doit pas nous être nécessaire de partager cette passion pour la comprendre ; mais pourtant, à moins de reconnaître combien l'objet en était grave, nous ne la comprendrions pas. Un des torts les plus universels de chaque époque est de ne pas apprécier les préoccupations des temps qui ne sont plus. On parle des questions agitées dans les *Provinciales* comme de questions éteintes ; mais elles ne le sont pas, et rien ne peut les éteindre. Il n'est même, dans le débat où Pascal jeta le poids de son génie et de sa conviction, rien qui ne soit intéressant pour toutes les époques. Le conflit du docteur Arnauld avec la Sorbonne, le jeu des passions et de l'intrigue au sein de cette corporation de théologiens, la passion populaire qu'on entend sourdement mugir autour de l'encointe sacrée, cette minorité d'avance condamnée, qui, de l'arbitrage doctoral, en appelle vivement et soudainement au public, érigé en cour d'appel pour la seconde fois depuis

sa convocation par les réformateurs du seizième siècle ; tout cela ne peut paraître indifférent qu'à ceux pour qui la Fronde, en revanche, est un événement sérieux et digne d'une minutieuse étude. Osons-le dire : il ne s'est rien passé de plus grand dans le cours du dix-septième siècle. Les préoccupations du public de cette époque valaient bien pour le moins les nôtres. Et n'eussions-nous que les trois premières *Provinciales*, je ne parlerais pas autrement. Mais combien le terrain du débat ne fut-il pas élargi par l'illustre pamphlétaire ! Croyez-en, sur la gravité réelle du débat, l'ensemble de sa polémique, et non pas quelques mots, où l'on reconnaît le tacticien habile plutôt que l'homme passionné. Quand il dit aux adversaires de Port-Royal : "Le principal artifice de votre conduite est de faire croire qu'il y va de tout en une affaire qui n'est de rien," vous pouvez intérieurement lui répondre : Oui, il y va de tout, et c'est vous-même qui nous en avez convaincus. Vos premières lettres nous l'ont déjà fait soupçonner ; mais combien plus les suivantes ! Pouvons-nous méconnaître, après vous avoir lu, que ce qui s'agit entre Port-Royal et ses adversaires, c'est seulement ceci : en matière ecclésiastique, la question du fait et du droit, c'est-à-dire les limites de l'infaillibilité du saint-siège ; en théologie, la grâce ; en morale, tout, nous voulons dire les principes et leurs applications ?

M. Villemain n'a pas tout dit, mais il a dit vrai, lorsqu'il a affirmé que "les solitaires de Port-Royal, en paraissant ne discuter que des subtilités scolastiques, représentaient la liberté de conscience, l'esprit d'examen, l'amour de la justice et de la vérité." Au point de vue même de notre siècle, trop exclusivement préoccupé de liberté civile, la lutte de Port-Royal et de son immortel secrétaire, contre un ordre et contre un parti qui aspirait à gouverner l'Etat et qui sut y parvenir, est digne, même aujourd'hui, d'un vif intérêt. La tradition de la liberté, croyez-le bien, est perpétuelle comme celle de la vérité. Il n'est aucune époque où la liberté, qui est une des vérités de l'ordre sociale, n'ait eu ses représentants et ses témoins. Qu'importe de la forme et des applications ? Les esprits sérieux du dix-septième siècle ne poursuivaient pas la même liberté que nous, ou, pour mieux dire, ils ne poursuivaient pas, comme nous, les garanties de la liberté ; mais, comme nous, plus sérieusement peut-être, ils poursuivaient la liberté. Ils entraînaient la passion publique sur un terrain où elle ne les suivait, je veux bien le croire, que parce qu'elle n'en avait pas d'autre. et nous ne risquons pas beaucoup à supposer qu'entre des questions de théologie et des questions politiques, si le choix lui en eût été donné, le public, sans hésiter beaucoup, se fut attaché aux dernières. Quoi qu'il en soit, une seule arène était ouverte à la liberté, qui, dans tous les temps, a su s'en faire ouvrir une ou plusieurs. Le dix-septième siècle, si asservi, ce nous semble, s'exerçait du moins et se préparait à la liberté par la religion et la littérature, qui sont déjà deux libertés, et le gage de toutes les autres. Ces discussions religieuses que nous trouvons de trop dans le dix-septième siècle, ce développement littéraire, qui nous semble n'avoir servi qu'à la gloire de la nation, n'ont pas laissé d'acheminer la France vers la liberté. Port-Royal l'a plus avancée dans cette voie que la Fronde ; et Louis XIV, en pensionnant Racine et Despréaux, pensionnait la liberté, dont le germe existe caché et se développe en silence dans toutes les applications élevées de l'esprit humain. Tous ces débats, tous ces travaux, en formant un public, prépa-